

F1230 ✓

P73

V. 2

1846



FONDO  
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

## CONQUÊTE DU MEXIQUE.

### LIVRE TROISIÈME.

#### MARCHE SUR MEXICO.

#### CHAPITRE VI.

CHOLULA. — GRAND TEMPLE. — MARCHE SUR CHOLULA.  
— RÉCEPTION DES ESPAGNOLS. — CONSPIRATION DÉCOUVERTE.

1519.

L'antique cité de Cholula, capitale de la république du même nom, était située à six lieues environ au sud de Tlascala, et à vingt à l'est, ou plutôt au sud-est, de Mexico. Sa population ne s'élève pas aujourd'hui à seize mille âmes (1); mais on comptait alors, suivant Cortés, vingt mille maisons dans l'enceinte de ses murs, et un nombre égal dans les environs (2).

(1) Humboldt, *Essai politique*, t. 3, p. 159.

(2) *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 67.

Suivant Las Casas, la ville contenait trente mille *vecinos*, ou environ cent cinquante mille habitants. (*Brevissima relazione della distruzione dell' Indie Occidentali*. Venetia, 1643.) Cette dernière évaluation étant la moins élevée est, *à priori*, la plus croyable; surtout — chose rare — étant consignée dans le livre du bon évêque de Chiapa.

Quel que fût le nombre réel de ses habitants, il est hors de doute que c'était, à l'époque de la conquête, une des villes les plus peuplées et les plus florissantes de la Nouvelle-Espagne.

La fondation de Cholula, attribuée aux races primitives qui occupaient le pays avant les Aztèques, remontait à une haute antiquité (3). On ne possède que peu de détails sur son gouvernement, qui paraît avoir été modelé sur une forme républicaine, semblable à celle du gouvernement de Tlascal. Cette organisation eut de si bons résultats, que l'état de Cholula maintint très-tard son indépendance, jusqu'à l'époque où il fut, sinon réduit à une sorte de vasselage par les Aztèques, au moins dominé par eux de manière à ne conserver qu'un petit nombre des avantages d'une existence politique séparée. Les rapports des Cholulans avec Mexico étaient une source de fréquentes collisions entre eux et leurs voisins, les Tlascalans. Mais, quoique bien supérieurs à ceux-ci dans les arts de la civilisation, ils ne pouvaient lutter les armes à la main contre ces hardis montagnards, les Suisses de l'Anahuac. La capitale des Cholulans était le grand marché du plateau. Ses habitants excellaient dans diverses industries mécaniques, notamment dans l'art de travailler les métaux, dans la manufacture des tissus de coton et d'agave, et dans la fabrication d'une espèce de poterie délicate, qui, dit-on, rivalisait avec les produits de Florence (4). Mais ces soins donnés aux arts qui distinguent une société pacifique et parvenue à un certain degré de civilisation, les rendaient nécessairement peu propres au métier des armes et bien inférieurs sous ce rapport à des hommes qui faisaient de la guerre la grande affaire de la vie. On reprochait aux Cholulans la mollesse de leur caractère, et leurs rivaux

(3) Veytia fait remonter la fondation de Cholula aux Ulmèques, peuple qui précéda les Toltèques. (*Hist. antig.*, t. 1, cap. 13, 20.) Comme ces derniers, après avoir occupé le pays pendant plusieurs siècles, n'ont pas laissé, selon toute apparence, un seul monument écrit qui constate leur existence, il serait difficile de contredire l'assertion du licencié, et plus encore de la prouver.

(4) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 2.

prétendaient qu'ils brillaient moins par le courage que par la ruse (5).

Mais cette capitale, si remarquable par la civilisation de ses habitants et par sa haute antiquité, était plus vénérable encore par ses traditions religieuses. C'était là que le dieu Quetzalcoatl, se rendant à la côte, s'était arrêté, et qu'il avait passé vingt années à initier les Toltèques aux arts de la civilisation. Il avait perfectionné la forme de leur gouvernement, et leur avait enseigné une religion plus spiritualisée, dans laquelle les sacrifices ne se composaient que des fruits et des fleurs de la saison (6). Du reste, ses leçons se sont trouvées tellement confondues avec les dogmes licencieux de ses propres prêtres, et si étrangement défigurées par les commentaires mystiques du missionnaire chrétien, qu'il serait difficile d'en définir la nature réelle (7). Il est probable que Quetzalcoatl était un de ces êtres rares et privilégiés qui dissipent par la lumière de leur génie les ténèbres de leur âge, et auxquels la postérité reconnaissante dresse des autels.

C'est en honneur de cette divinité bienveillante que fut élevé un monument que le voyageur contemple encore avec admiration. Ce monument, le plus colossal de la Nouvelle-Espagne, rappelle un peu les pyramides de l'ancienne Égypte, avec lesquelles il rivalise par ses proportions. On ignore la date de son érection; mais il existait déjà à l'époque où les Aztèques envahirent le plateau. Il avait la forme commune aux

(5) Camargo, *Hist. de Tlascal*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 58. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 3, cap. 19.

(6) Veytia, *Hist. antig.*, t. 1, cap. 15 et seq. Sahagun, *Hist. de Nueva-Esp.*, lib. 1, cap. 5, lib. 3.

(7) Des théologiens modernes ont découvert dans ces enseignements du dieu ou grand-prêtre toltèque les germes de quelques-uns des grands mystères de la foi chrétienne: de l'Incarnation, par exemple, et de la Trinité. Dans la personne de l'instituteur lui-même, ils prétendent reconnaître saint Thomas l'apôtre! Voir la dissertation de l'irréfragable docteur Mier, avec un commentaire édifiant du señor Bustamante, ap. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, t. 1, suplemento.

*teocallis* mexicains, celle d'une pyramide tronquée, présentant ses quatre faces aux quatre points cardinaux, et divisée en un même nombre de terrasses. Mais son dessin primitif a été effacé par l'action du temps et des éléments; sa surface aujourd'hui revêtue d'une végétation luxuriante d'arbrisseaux et de fleurs sauvages, lui donne l'apparence d'une de ces éminences symétriques dues au caprice de la nature plutôt qu'au travail de l'homme. Le fait est qu'on doute encore si l'intérieur n'est pas un mamelon naturel, quoiqu'on puisse le considérer, avec quelque vraisemblance, comme une composition artificielle de pierres et de terre, profondément incrustée dans toutes ses parties, ainsi qu'on en a acquis la preuve, de couches alternatives de briques et d'argile (8).

La hauteur perpendiculaire de cette pyramide est de cent soixante-dix-sept pieds. Sa base a mille quatre cent vingt trois pieds de côté, c'est-à-dire le double de celle de la grande pyramide de Chéops. On se fera quelque idée de ses dimensions, lorsque nous aurons dit que cette base, qui est carrée, couvre près de dix-huit hectares de terrain, et que la plate-forme qui termine le sommet tronqué a environ un demi-hectare. Elle rappelle ces gigantesques monuments de briques dont on voit encore les ruines sur les rives de l'Euphrate, et qu'on retrouve, dans un bien meilleur état de conservation, sur les bords du Nil (9).

(8) Telle paraît être, en somme, l'opinion de M. de Humboldt, qui a examiné avec son soin ordinaire cet intéressant monument, *Vues des Cordillères*, p. 27 et seq.; *Essai politique*, t. 2, p. 130 et seq. Cette opinion a acquis un nouveau degré de probabilité par suite de ce fait, qu'une tranchée pratiquée il y a quelques années au travers du tumulus, pour la construction d'une route, a mis à découvert une section considérable dans laquelle on voit distinctement les couches alternatives de briques et d'argile. (*Ibid.*, *loc. cit.*) L'aspect actuel de ce monument, recouvert de verdure et de la terre végétale amassée par les siècles, peut faire excuser le scepticisme du voyageur superficiel.

(9) Plusieurs des pyramides d'Égypte et les ruines de Babylone sont, comme on le sait, en briques. Une inscription gravée sur une des pyramides fait même l'éloge de la brique comme supérieure à la pierre. Hérodote,

Au sommet de la pyramide s'élevait un temple somptueux, qui renfermait l'image de la divinité mystique. Ce « dieu de l'air » était représenté avec un visage d'ébène, qui contrastait avec les traits radieux sous lesquels il s'était montré aux enfants de la terre; sa tête était surmontée d'une mitre, sur laquelle ondulaient des aigrettes de feu; un magnifique collier d'or décorait son cou, des pendants de turquoise en mosaïque ses oreilles; il tenait d'une main un sceptre garni de pierres précieuses, de l'autre un bouclier revêtu de peintures bizarres, emblèmes de son empire sur les vents (10). La sainteté de ce lieu consacré par d'antiques traditions, la splendeur du temple et de ses cérémonies, en faisaient par tout le pays un objet de vénération, et des pèlerins venaient des points les plus éloignés de l'Anahuac déposer leurs hommages aux pieds de Quetzalcoatl (11). Le nombre de ces pèlerins était si considérable, qu'il donnait à la population mélangée de la ville un air de mendicité; et Cortés, frappé de la nouveauté de ce spectacle, nous dit qu'il vit là des multitudes de mendiants telles qu'on n'en trouve que dans les capitales éclairées de l'Europe (12); étrange indice de civilisation, qui rejeterait notre heureux pays à un degré assez bas de l'échelle sociale.

Mais Cholula n'était pas seulement fréquentée par de pauvres pèlerins. Beaucoup de tribus d'origine commune avec ses

*Euterpe*, sec. 136. Humboldt donne une idée sensible du *teocalli* mexicain en le comparant à une masse de briques deux fois aussi haute que le Louvre et qui couvrirait un espace superficiel quatre fois aussi grand que la place Vendôme. *Essai politique*, t. 2, p. 133.

(10) Le père Sahagun, qui avait vu les dieux des Aztèques avant que le bras du néophyte chrétien les eût précipités de leur superbe piédestal, donne une description minutieuse du costume et des emblèmes de Quetzalcoatl. Voir *Hist. de Nueva-España*, lib. 1, cap. 3.

(11) Ils venaient de deux cents lieues, dit Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 3, cap. 19.

(12) « Hay mucha gente pobre, y que piden entre los ricos por las calles, y por las casas, y mercados, como hacen los pobres en España, y en otras partes que hay gente de razon. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 67-68.

habitants avaient des temples à elles dans cette ville, comme aujourd'hui certains peuples chrétiens ont leurs églises à Rome, et chacun de ces temples avait ses ministres particuliers, attachés au service de la divinité à laquelle l'édifice était consacré. Nulle part on ne voyait un tel concours de prêtres, autant de processions, de pompeuses cérémonies, de sacrifices et de fêtes religieuses. Cholula était, en un mot, ce qu'est la Mecque pour les mahométans, Jérusalem pour les chrétiens : c'était la ville sainte de l'Anahuac (13).

Cependant les rites religieux n'y avaient pas conservé le caractère de pureté qui respirait dans les prescriptions primitives de son dieu tutélaire. Les autels de Quetzalcoatl, comme ceux des nombreuses divinités aztèques, étaient souillés de sang humain, et six mille victimes étaient, *dit-on*, sacrifiées chaque année à ces sanguinaires idoles (14). On peut évaluer le nombre de leurs temples d'après la déclaration de Cortés, qui compta quatre cents tours dans la ville (15) ; et aucun temple n'en avait plus de deux, beaucoup n'en avaient qu'une. Au-dessus de tous ces temples s'élevait majestueusement la grande « pyramide de Cholula, » projetant au loin sur la capitale la lueur de ses feux qui ne s'éteignaient jamais, et qui annonçaient aux peuples que c'était là qu'on célébrait le culte mystique — culte, hélas ! corrompu par la cruauté et par la superstition ! — de la bonne divinité qui devait revenir un jour reprendre son empire sur le pays.

On ne saurait imaginer rien de plus grandiose que le tableau qui se présentait aux yeux du haut de la plate-forme formant le sommet de la pyramide. Du côté du nord, s'étendait cette haute barrière de roches porphyroïdes dont la nature a en-

(13) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 3, cap. 19. Gomara, *Crónica*, cap. 61. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

(14) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 2. Torquemada, *Monarch. ind.*, *ubi supra*.

(15) « E certifico à Vuestra Alteza, que yo conté desde una mezquita quatrocientas, y tantas tores en la dicha ciudad, y todas son de mezquitas. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 67.

touré la vallée de Mexico, et au-dessus de laquelle se dressaient les grands pics de Popocatepetl et d'Iztaccihuatl, comme deux géants placés en sentinelle à l'entrée de cette région enchantée. Bien loin au sud, on apercevait la cime conique de l'Orizaba, qui se perdait dans les nuages, et sur un plan plus rapproché, la sierra de Malinche, chaîne aride, mais aux formes pittoresques, qui jetait ses grandes ombres sur les plaines de Tlascala. Trois de ces montagnes sont des volcans, plus élevés qu'aucune des montagnes de l'Europe, et enveloppés de neiges éternelles, qui résistent aux ardeurs du soleil des tropiques. Aux pieds du spectateur s'étalait la ville sainte de Cholula, avec ses tours et ses flèches étincelant au soleil, au milieu des jardins et des ombrages verdoyants qui ornaient à cette époque les environs cultivés de la capitale. Tel était le magnifique tableau qui frappa les regards des conquérants, et qui s'offre encore, avec quelques légers changements, au voyageur moderne qui, du haut de la grande pyramide, promène ses yeux sur la plus belle portion du beau plateau de Puebla (16).

Mais il est temps de revenir à Tlascala. Le matin du jour fixé, l'armée espagnole se mit en marche pour Mexico, en se dirigeant par Cholula. Les habitants se pressaient en foule

(16) La ville de Puebla de los Angeles fut fondée par les Espagnols peu de temps après la conquête, sur l'emplacement d'un village insignifiant du territoire de Cholula, à quelques milles à l'est de cette capitale. C'est peut-être, après Mexico, avec laquelle elle rivalise de beauté, la ville la plus considérable de la Nouvelle-Espagne. Elle paraît avoir hérité de la prééminence religieuse de l'ancienne Cholula, et se distingue, comme celle-ci, par le nombre et la splendeur de ses églises, par le grand nombre de prêtres qu'on y rencontre, par le luxe de ses cérémonies et de ses fêtes. On peut consulter à cet égard les relations des voyageurs qui ont traversé cette ville en se rendant, par la route ordinaire, de Vera-Cruz à la capitale. Voir, en particulier, Bullock, *Mexico*, t. 1, chap. 6. Les environs de Cholula, encore arrosés comme du temps des Aztèques, sont également remarquables par la fertilité du sol. Les meilleures terres ensemencées en froment rapportent, suivant une autorité fort respectable, dans la proportion de quatre-vingts pour un. Ward, *Mexico*, t. 2, p. 270. Voir aussi Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 138 ; t. 4, p. 330.

sur ses pas, remplis d'admiration pour ces hommes intrépides qui, malgré leur faiblesse numérique, ne craignaient pas d'aller braver le grand Montézuma dans sa capitale. Une immense multitude de guerriers s'offrirent à partager les dangers de l'expédition; mais Cortés, tout en se montrant reconnaissant de leur zèle, ne choisit que six mille de ces volontaires pour l'accompagner (17). Il ne voulait pas s'embarasser d'une force peu maniable, qui pourrait gêner ses mouvements; probablement aussi, il se souciait peu de se mettre en quelque sorte à la merci de ces alliés, dont l'attachement était encore trop récent pour offrir une garantie suffisante de leur fidélité.

L'armée, après avoir franchi quelques terrains âpres et montueux, entra dans la vaste plaine qui s'étend autour de Cholula. A une élévation de plus de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, elle put contempler, croissant côte à côte, les riches productions de différents climats; de hauts champs de maïs, l'aloès aux sucs abondants, le *chilli* ou poire des Aztèques, et de grandes plantations de nopals, sur lesquels vit la brillante cochenille. Il n'y avait pas un morceau de terre qui ne fût en culture (18); et — circonstance extraordinaire sur le plateau, — le sol, sillonné de nombreux cours d'eau et de canaux d'irrigation, était ombragé de grands bois, tombés depuis sous la hache impitoyable des Espagnols. On arriva vers le soir à une petite rivière, au bord de laquelle Cortés résolut de passer la nuit, ne voulant pas troubler la tranquillité de la ville en y faisant entrer un gros corps de troupes à une heure aussi avancée.

Il ne tarda pas à recevoir la visite d'un certain nombre de caciques cholulans, qui venaient, accompagnés de leur suite, pour reconnaître les étrangers et leur faire accueil. Ils ne

(17) Si l'on en croit Cortés, cent mille hommes offrirent leurs services en cette occasion!... *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 64. Ce chiffre, qui devait représenter presque toute la force armée de la république, ne surprend ni Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., cap. 4, ni Gomara, *Crónica*, cap. 58.

(18) « Ni un palmo de tierra hay, que no esta labrada. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 67.

purent cependant s'empêcher de manifester quelque déplaisir en voyant dans le camp les Tlascalans, leurs ennemis, et ils exprimèrent la crainte que leur présence dans la ville ne fût une cause de désordre. Cortés, reconnaissant la justesse de cette observation, commanda à ses alliés de rester campés au même endroit, et de venir le rejoindre lorsqu'il sortirait de la ville pour continuer sa marche sur Mexico.

Le lendemain matin, il fit son entrée dans Cholula à la tête de son armée, n'ayant avec lui d'autres Indiens que ceux de Cempoalla, et quelques Tlascalans pour prendre soin du bagage. Ses alliés, avant qu'il se séparât d'eux, lui avaient recommandé de se méfier du nouveau peuple au milieu duquel il allait se trouver, peuple dont ils affectaient de mépriser les habitudes industrielles, mais auquel la ruse et la perfidie étaient, suivant eux, des armes familières. Les troupes, en approchant de la ville, trouvèrent la route bordée d'une multitude des deux sexes et de tout âge, de vieillards courbés sous le poids de leurs infirmités, de femmes portant leurs enfants dans leurs bras, tous également avides d'apercevoir ces étrangers, dont la personne, les armes, les chevaux, excitaient au plus haut degré la curiosité de ceux qui ne les avaient pas encore combattus. Les Espagnols, de leur côté, furent saisis d'admiration à la vue des Cholulans, bien supérieurs, par le luxe de leurs vêtements et leur apparence générale, aux peuples qu'ils avaient jusqu'alors rencontrés : ils furent particulièrement frappés du costume des hautes classes, qui portaient de beaux manteaux brodés, ressemblant, par la forme et par la nature du tissu, aux gracieux burnous des Maures (19). Les Cholulans paraissaient avoir la même prédilection pour les fleurs que les autres tribus du plateau; ils s'en paraient et jetaient dans les rangs des soldats des guirlandes et des bou-

(19) « Los honrados ciudadanos de ella todos trahen *albornoces*, encima de la otra ropa, aunque son diferenciados de los de Africa, porque tienen maneras; pero en la hechura y tela y los rapacejos son muy semejables. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 67.

quets. Un nombre immense de prêtres, mêlés à la foule, balançaient en l'air leurs encensoirs parfumés, tandis que les sons joyeux d'une multitude d'instruments divers semblaient fêter la bienvenue des étrangers et donnaient à cette scène un charme irrésistible. Si cette marche n'avait pas un caractère tout à fait aussi triomphal que l'entrée dans Tlascalala, où la mélodie des instruments était étouffée sous les bruyantes acclamations de la multitude, elle offrait du moins un gage de dispositions amicales et l'assurance d'un accueil hospitalier.

Les Espagnols furent également frappés de la propreté de la ville, de la largeur et de la régularité des rues, qui paraissaient avoir été tracées d'après un plan d'ensemble, de la solidité des maisons, du nombre et de la grandeur des temples pyramidaux. Ils prirent leurs quartiers dans la vaste cour d'un de ces temples et dans les bâtiments qui l'entouraient (20).

Ils y furent bientôt visités par les grands de la ville, qui se montrèrent empressés de pourvoir à tous leurs besoins. Des vivres en abondance leur furent apportés; on les entoura de tous les soins et de toutes les prévenances qui pouvaient dissiper leurs soupçons; ils commencèrent donc à imputer ceux de leurs amis de Tlascalala à des préjugés et à de vieilles rivalités nationales.

Au bout de quelques jours, la scène changea. Des envoyés de Montézuma arrivèrent, et après avoir signifié laconiquement à Cortés que son approche causait beaucoup de déplaisir à leur maître, ils eurent, avec les ambassadeurs mexicains qui étaient restés dans le camp espagnol, un entretien particulier à la suite duquel ils repartirent, emmenant avec eux un de ces ambassadeurs. A compter de ce moment, un changement sensible s'opéra dans la conduite des Cholulans. Ils ces-

(20) *Rel. seg. de Cortés*, p. 67. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 84. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 4. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 82.

Les Espagnols comparèrent Cholula à la belle Valladolid, si l'on en croit Herrera, qui nous a laissé une description pittoresque de leur entrée dans cette ville.

sèrent de visiter les Espagnols comme ils l'avaient fait jusqu'alors, et lorsque ceux-ci les engageaient à venir dans leurs quartiers, ils s'excusaient sous prétexte de maladie. Les approvisionnements furent réduits, parce qu'on manquait, disait-on, de maïs. Les symptômes de refroidissement, indépendamment des embarras momentanés qu'ils pouvaient occasionner, firent naître dans l'esprit de Cortés des craintes sérieuses pour l'avenir. Ces craintes prirent un nouveau caractère de gravité par suite des rapports des Cempoallans, qui lui firent savoir qu'en rôdant autour de la ville ils avaient vu plusieurs rues barricadées, et les *azoteas*, ou toits plats des maisons, chargés de grosses pierres et d'autres projectiles, préparatifs qui semblaient indiquer des intentions hostiles; dans quelques endroits, ils avaient trouvé de grands trous recouverts de branchages, avec des pieux plantés debout au milieu, dans le but probable de gêner les mouvements de la cavalerie (21). Quelques Tlascalans, venus de leur camp, apprirent aussi au général qu'un grand sacrifice, principalement d'enfants, avait eu lieu dans un quartier éloigné de la ville, à l'effet de s'assurer de la faveur des dieux, apparemment pour quelque entreprise que l'on méditait. Ils ajoutèrent qu'ils avaient vu un nombre considérable d'habitants quittant Cholula avec leurs femmes et leurs enfants, comme pour les mettre en lieu de sûreté. Ces nouvelles confirmèrent tous les soupçons de Cortés, qui ne douta plus que quelque machination perfide ne se tramât contre lui. S'il avait pu conserver encore quelques doutes à cet égard, une découverte faite par Marina, le bon ange de l'expédition, aurait achevé de le convaincre.

Les manières agréables de la jeune Indienne avaient gagné le cœur de la femme d'un des caciques, qui pressa à plusieurs reprises Marina de venir chez elle, lui donnant vaguement à entendre qu'elle échapperait ainsi au sort réservé aux Espagnols. L'interprète, comprenant de quelle importance il était

(21) Cortés en entrant dans la ville avait remarqué ces mêmes indices, qui lui avaient déjà donné à penser. *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 64.

d'obtenir des informations plus précises, feignit d'accueillir cette invitation avec plaisir, et n'hésita même pas à manifester son aversion pour les hommes blancs, qui, dit-elle, la retenaient prisonnière. La crédule Cholulane se laissa prendre à ces apparences trompeuses, et Marina, s'insinuant de plus en plus dans sa confiance, parvint à obtenir d'elle la connaissance de tous les détails de la conspiration.

C'est ainsi qu'elle apprit que le chef du complot était l'empereur lui-même, qui avait envoyé de riches présents aux principaux caciques, et notamment à l'époux de sa nouvelle amie, pour s'assurer leur concours. Les Espagnols devaient être attaqués à leur sortie de la capitale, lorsqu'ils seraient engagés dans les rues, où de nombreux obstacles avaient été disposés dans le but de jeter le désordre parmi la cavalerie. Un corps de vingt mille Mexicains, destiné à soutenir cette attaque, était déjà réuni à peu de distance de la ville. On s'attendait à ce que les Espagnols, ainsi embarrassés dans leurs mouvements, seraient facilement écrasés sous les forces supérieures de leurs adversaires. Un certain nombre de prisonniers devaient être conservés pour figurer dans les sacrifices de Cholula; le reste serait conduit, enchaîné, à la capitale de Montézuma.

Pendant que la femme du cacique faisait ces révélations à Marina, celle-ci affectait de rassembler les bijoux et les objets précieux qu'elle se proposait, disait-elle, d'emporter ce soir même avec elle, dès qu'elle pourrait, sans être vue, s'échapper du quartier des Espagnols pour se réfugier chez son amie, qui l'aidait dans cette opération. La laissant ainsi occupée, Marina trouva l'occasion de s'éloigner pour quelques instants, et courant à l'appartement du général, elle lui fit part de ce qu'elle venait d'apprendre. Cortés fit arrêter aussitôt la femme du cacique, qui, soumise à un interrogatoire, confirma de tous points la déclaration de Marina.

Cette découverte inattendue jeta Cortés dans la plus cruelle perplexité. Il se voyait pris comme dans un piège. Combattre ou s'échapper paraissait également difficile. Il était au mi-

lieu d'une ville ennemie où chaque maison pouvait se transformer en une forteresse, tandis que son artillerie et sa cavalerie étaient menacées de se trouver, par suite de nombreux obstacles, dans l'impossibilité presque absolue de manœuvrer. Indépendamment des astucieux Cholulans, il lui faudrait encore, au milieu de toutes ces difficultés, soutenir le choc des redoutables guerriers de Mexico. Il pouvait se comparer à un voyageur égaré la nuit parmi des précipices, où un faux pas peut précipiter à la mort, et où il est aussi dangereux de reculer que d'avancer.

Il voulut, avant toute chose, obtenir une nouvelle confirmation du complot et de plus amples détails. Il engagea donc deux prêtres du voisinage, dont l'un était un des personnages influents de la ville, à venir à ses quartiers; là, en les comblant d'égarde et en leur faisant accepter quelques-uns des riches présents qu'il avait reçus de Montézuma (tournant ainsi les dons de ce dernier contre lui-même), il obtint d'eux la confirmation la plus complète de ce qu'il savait déjà. L'empereur avait été, depuis l'arrivée des Espagnols, dans un état déplorable d'irrésolution. Les premiers ordres qu'il avait donnés aux Cholulans étaient de faire bon accueil aux étrangers; mais il avait récemment consulté de nouveau ses oracles et obtenu pour réponse que Cholula serait le tombeau de ses ennemis; car les dieux ne manqueraient pas de l'aider à venger le sacrilège commis envers la cité sainte. Les Aztèques se croyaient tellement sûrs du succès, qu'ils avaient déjà préparé et réuni dans la ville un grand nombre de fortes perches garnies de courroies qui devaient servir à garrotter les prisonniers.

En possession de tous les faits, Cortés congédia les prêtres, avec l'injonction, à peu près superflue, de garder le secret sur l'entretien qu'ils venaient d'avoir avec lui. Il leur dit qu'il était dans l'intention de quitter la ville le lendemain matin, et les pria d'engager quelques-uns des principaux caciques à lui accorder une entrevue dans ses quartiers. Puis il convoqua un conseil de ses officiers, quoique son plan fût, à ce qu'il paraît, déjà arrêté.

Les membres du conseil furent, selon la différence de leurs caractères, diversement affectés par cette communication inattendue. Les plus timides, découragés à la vue des obstacles qui semblaient se multiplier à mesure qu'on se rapprochait de la capitale du Mexique, furent d'avis de retourner sur leurs pas, et de chercher un abri dans les murs amis de Tlascalala. D'autres, plus persévérants, mais prudents, opinèrent pour qu'on prit la route plus au nord, qui leur avait été dans le principe recommandée par leurs alliés. La majorité se rangea à l'avis du général, qu'il n'y avait pas d'autre alternative que de se porter en avant. Tout mouvement rétrograde serait fatal. Des demi-mesures ne valaient guère mieux ; un acte de faiblesse les perdrait aux yeux de leurs amis comme de leurs ennemis. Leur salut était dans leur confiance en eux-mêmes : il fallait frapper un coup qui intimidât leurs adversaires, et leur montrât que les Espagnols ne craignaient pas plus les artifices de la trahison que le nombre et la bravoure de leurs ennemis sur le champ de bataille.

Lorsque les caciques, cédant aux instances des prêtres, se présentèrent devant Cortés, il se borna à leur reprocher avec douceur leur conduite peu hospitalière, et les assura que les Espagnols ne leur seraient plus à charge, attendu qu'il se proposait de quitter la ville le lendemain matin de bonne heure. Il leur demanda, à cet effet, de lui fournir un renfort de deux mille hommes, pour aider au transport de son artillerie et de ses bagages. Les chefs, après s'être consultés entre eux, accédèrent à cette demande, qui leur parut favorable jusqu'à un certain point à l'exécution de leurs propres desseins.

A peine s'étaient-ils retirés, que le général fit appeler les ambassadeurs aztèques. Il les informa en peu de mots de la découverte qu'il venait de faire d'une odieuse trame ourdie pour la destruction de son armée, et dont on imputait, leur dit-il, l'idée première à leur maître Montézuma. Il regretta vivement, ajouta-t-il, de voir le nom de l'empereur compromis dans une pareille machination, et les Espagnols obligés de

marcher en ennemis contre un prince qu'ils espéraient visiter en amis.

Les ambassadeurs protestèrent avec énergie de leur ignorance absolue du complot, et rejetèrent sur les seuls Cholulans toute la responsabilité d'un crime dans lequel ils ne pouvaient croire que Montézuma eût trempé. Il était évidemment dans l'intérêt de Cortés de ménager le monarque indien, d'utiliser aussi longtemps que possible ses bons offices, et de profiter de sa sécurité supposée pour couvrir ses opérations futures. Il feignit donc d'ajouter foi aux assertions des envoyés mexicains, et déclara qu'il lui répugnait de penser qu'un monarque qui s'était montré constamment animé de dispositions si bienveillantes envers les Espagnols, voulût couronner ses bons procédés par une aussi noire trahison. Quant aux Cholulans, leur extrême duplicité ne faisait que redoubler son courroux à leur égard, et il en tirerait une vengeance qui laverait à la fois leurs torts envers Montézuma et les Espagnols. Il congédia ensuite les ambassadeurs, ayant soin, malgré cette apparente confiance, de les placer sous bonne garde, afin de prévenir toute communication entre eux et les citoyens (22).

La nuit fut une nuit de cruelle anxiété pour l'armée. Le terrain sur lequel bivouaquaient les soldats semblait prêt à s'ouvrir sous leurs pieds, et chaque instant pouvait être l'instant marqué pour leur destruction. Leur chef vigilant prit toutes les précautions exigées par leur sûreté ; les sentinelles furent doublées, et les canons disposés de manière à battre les abords du camp. Les yeux de Cortés, comme on peut le croire, ne se fermèrent pas pendant cette nuit terrible. Les Espagnols se couchèrent tout armés, avec leurs chevaux sellés et bridés, prêts à marcher au premier signal ; mais les Indiens

(22) Bernal Díaz, *Hist. de la conq.*, cap. 83. Gomara, *Crónica*, cap. 59. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 63. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 39. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 83, cap. 4. Martyr, *De orbe novo*, dec. 4, cap. 2. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, c. 1. Argensola, *Anales*, lib. 1, cap. 83.



ne songeaient point à les attaquer, et le calme de la nuit ne fut interrompu que par ces bruits vagues qui s'élèvent d'une cité populeuse, alors même qu'elle est plongée dans le sommeil, et par les cris rauques des prêtres, annonçant les heures à l'aide de porte-voix, du haut des tourelles de leurs temples (23).

(23) « Las horas de la noche las regulaban por las estrellas, y tocaban los ministros del templo que estaban destinados para este fin, ciertos instrumentos como vocinas, con que hacían conocer al pueblo el tiempo. » Gama, *Descripción*, parte 1, p. 14.

## CHAPITRE VII.

AFFREUX MASSACRE. — LA TRANQUILLITÉ RÉTABLIE.

— RÉFLEXIONS. — ÉVÉNEMENTS ULTÉRIEURS.

— MONTÉZUMA ENVOIE UNE NOUVELLE AMBASSADE.

1519.

Au point du jour, Cortés était à cheval, dirigeant les mouvements de sa petite armée. Il rangea le gros de ses forces en bataille dans la grande cour du temple, entourée en partie de bâtiments, ainsi que nous l'avons dit, et en partie par une haute muraille. Cette cour avait trois portes d'entrée, à chacune desquelles Cortés plaça un fort piquet. Le reste des troupes fut posté, avec les canons, en dehors de l'enceinte, de manière à en commander tous les abords, et à empêcher que ceux qui restaient dans l'intérieur fussent interrompus dans l'exécution de la tâche qui leur était réservée. L'ordre avait été envoyé la veille aux chefs tlascalans de se tenir prêts à pénétrer au premier signal dans la ville pour faire leur jonction avec les Espagnols.

Ces dispositions étaient à peine terminées, que les caciques cholulans se présentèrent, amenant avec eux un corps de porteurs (*tamanes*), plus nombreux même qu'on ne le leur avait demandé. On les fit entrer dans la cour, au centre de l'infanterie espagnole rangée le long des murs. Cortés, ayant alors pris à part quelques-uns des caciques et s'adressant à eux d'un air sévère, les accusa durement d'être les chefs de la conspiration, et leur prouva en même temps qu'il en connaissait tous les détails. Il était venu chez eux, leur dit-il, en ami et sur l'invitation de l'empereur ; il avait respecté les habitants et leurs propriétés, et pour leur ôter tout sujet d'ombrage, il avait laissé une grande partie de ses forces hors de la ville. Accueilli avec des démonstrations hospitalières, qui n'avaient d'autre but que de